

UN SUCCÈS ANGLAIS. - A LA CHAMBRE : LES ACCUSATIONS CONTRE M. MALVY

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.516. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Vendredi
5
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gute nberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 18 fr.; 1 an. 35 fr.
Etranger... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 36 fr.; 1 an. 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B¹ des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR :

BOLO PACHA : 1914-1915-1917



BOLO PACHA, AYANT À SA DROITE Mme BOLO, CONDUISANT SON MAIL-COACH, À BIARRITZ, AU PRINTEMPS DE 1914, DEVANT LA VILLA VELLÉDA
(Au premier plan, le rez-de-chaussée de l'Hôtel Régina ; au second plan, la fameuse villa Velléda, occupée alors par Bolo pacha et par Mme Bolo)

1915



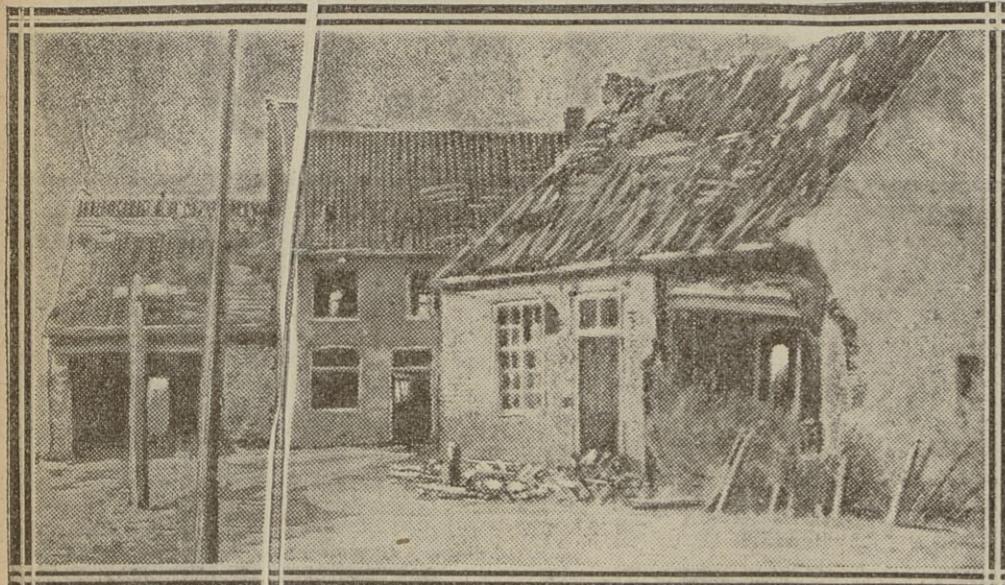
1917



Mme BOLO EN INFIRMIÈRE, À L'HOPITAL DE BIARRITZ. — EN CIVIL, LE MARQUIS DELLA CHIESA, FRÈRE DU PAPE — LA PORTE D'UNE CELLULE DE FRESNES
Grandeur et décadence!... Voici trois étapes significatives de la carrière brillante et accidentée de Bolo pacha. Notre première photographie, empruntée à "Biarritz-Printemps" de 1914, le montre sur son mail, « le mail de nos hôtes de la villa Velléda, dit la gazette mondaine, qui jette ici une note joyeuse et élégante ». La seconde, toujours prise à Biarritz, représente, en 1915, Mme Bolo au milieu de « ses blessés », en compagnie du frère de Benoît XV, le marquis della Chiesa. Enfin la troisième fixe le geste d'un gardien de Fresnes, regardant par le guichet de la porte d'une cellule semblable à celle qui constitue la demeure actuelle de Bolo. « Bien mal acquis... » Les proverbes ont du bon.

LES ANGLAIS ATTAQUENT A L'EST D'YPRÉS Ils enlèvent tous les objectifs visés et font plus de 3.000 prisonniers

Ils ont ainsi conquis une large bande de terrain de Poelcapelle à Gheluvelt.



UN COIN DU VILLAGE DE POELCAPELLE
(Document allemand)

La période de répit apparent dans le développement de la bataille des Flandres aura été, cette fois, de courte durée. La lutte a de nouveau atteint un degré d'extrême violence, et, après avoir maîtrisé les tentatives de contre-offensive

des, entre Tower-Hamlet et le bois du Polygone, et sur un étroit secteur au nord de la route de Menin. Partout les positions avaient été maintenues et les assaillants rejetés. Le duel des deux artilleries s'était développé au cours de la nuit sur tout le front d'offensive, de Poelcapelle à Gheluvelt. Le tir de contre-batterie des Britanniques se montra particulièrement efficace et, en de nombreux points, des formations qui se préparaient à passer à l'attaque furent dispersées sans avoir réussi à entrer en ligne.

Bientôt l'attaque anglaise se déclencha. A six heures du matin les premières vagues d'assaut s'élançèrent : les progrès de nos amis furent rapides. Le centre de la bataille semble avoir été le secteur de Zonnebeke, le long de la route d'Ypres à Roulers, en direction de Passchendaele. Nos amis ont remporté là un brillant succès, puisque dans la soirée ils avaient atteint, malgré les difficultés d'un terrain disposé en glacis, le village de Nieuwemolen. Plus au nord, leurs troupes étaient dans Poelcapelle, qu'elles débordaient au nord-est. Au sud, enfin, le front était reporté au niveau de Nordheindhoeck et Gheluvelt occupé dans son entier.

Cette très belle opération tactique de nos alliés, marquée aux premières nouvelles par plus de trois mille prisonniers, sera sensible tout particulièrement à nos ennemis. On peut juger de leur nouvelle déception à la concision de leur communiqué, qui se borne à annoncer que la bataille des Flandres a repris.

EN REPRÉSAILLES DES BOMBARDEMENTS DE BAR-LE-DUC

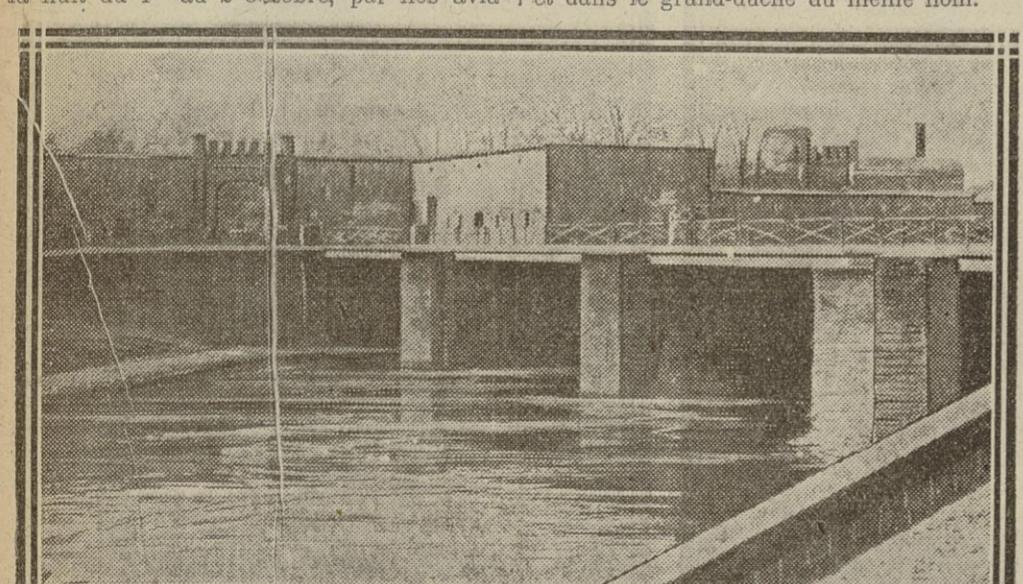
NOS AVIATEURS BOMBARDENT FRANCFOFT ET RASTADT

OFFICIEL. — En représailles du bombardement de Bar-le-Duc, nos avions ont été bombarder Francfort et Rastadt.

Francfort-sur-le-Main, ville de 416.000 habitants, qui avait été déjà bombardée dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre, par nos avia-

teurs, se trouve à 240 kilomètres de nos lignes de l'est. Le Main est un affluent de la rive droite du Rhin.

Rastadt est une ville de 15.000 habitants, qui se trouve à environ 80 kilomètres de notre frontière, un peu au nord de Baden, dont nous annonçons le bombardement hier, et dans le grand-duché du même nom.



RASTADT. — LE FORT FRIEDRICH

Pensez à votre carnet de pain

C'est du 6 au 8 octobre inclus que les demandes devront en être faites dans les locaux désignés.

En vue de l'établissement des carnets de pain, des imprimés seront remis au public, dans les locaux précédemment utilisés pour les demandes de carnets de sucre, les samedis 6, dimanche 7 et lundi 8 octobre, de 8 heures à 18 heures.

Les intéressés, munis du carnet de sucre au chef de ménage, devront rapporter pendant ces trois jours, dans les mêmes locaux, les imprimés dûment remplis.

Les chefs de ménage sont instamment invités à ne pas oublier l'indication très distincte du nom et de l'adresse du boulanger qui est leur fournisseur habituel.

Plus de charbon pour les peintres

Les artistes peintres auront droit à du charbon supplémentaire pour le chauffage de leurs ateliers.

Il vient d'être décidé que les artistes peintres pourront recevoir, en outre du charbon destiné à leurs besoins domestiques, des attributions spéciales de combustible pour le chauffage de leurs ateliers.

Les bons d'achat de ce combustible seront délivrés par l'administration de la préfecture de la Seine à la demande des intéressés. Ces demandes pourront être établies sur les questionnaires déposés dans les mairies en vue de l'évaluation des besoins du petit commerce et de la petite industrie.

Les artistes habitant les communes de la banlieue devront s'adresser aux mairies.

LA CONFÉRENCE DÉMOCRATIQUE DE PÉTROGRAD VEUT SIÉGER EN PERMANENCE

Elle a décidé de ne pas se dissoudre avant la constitution du pouvoir sous une forme « acceptable pour la démocratie ».

Mais on dit Kerensky résolu à poursuivre son œuvre en s'appuyant sur le pays.

La Conférence démocratique de Petrograd, après des votes incohérents et contradictoires, a décidé de siéger en permanence jusqu'à la constitution d'un pouvoir « acceptable pour la démocratie ». Cette formule est un peu vague et ce ne sont ni les discussions ni les déclarations antérieures qui peuvent servir à l'éclaircir.

Il est probable toutefois que les délégués à la Conférence y sont venus, pour une grande partie, avec l'arrière-pensée de former une sorte de Parlement et de créer un gouvernement révolutionnaire. Les journaux maximalistes avaient déjà exposé ce programme de la démocratie directe, du gouvernement du peuple par le peuple. Toutefois la Conférence ne paraît pas l'avoir proclamé franchement, et c'est par un biais qu'elle semble vouloir le réaliser.

L'obscurité générale de la situation, la pénurie des nouvelles, et aussi un flottement des idées qui n'est pas rare en Russie, tout cela ne permet pas d'entrevoir le cours prochain des événements.

Kerensky, d'après certaines informations, serait décidé à poursuivre son œuvre, comptant sur l'appui du pays. Il convient d'attendre plus de détails avant de porter un jugement sur ses intentions et sur les moyens dont il dispose, ainsi que sur un état de choses dont le moins qu'on puisse dire c'est que, pour l'heure, il échappe au raisonnement.

— J. B.

LES IDEES ET LES THEMES DE MONSIEUR BOLO CONFÉRENCIER

Il n'y a pas si longtemps qu'on ne parlait de Mgr Bolo que pour lui-même.

Les conférences qu'il donna, en 1912 et 1913, à la salle Gaveau et à la Société de Géographie, sur l'éducation des jeunes filles, sur le mariage, sur les salons, constitueront un des succès mondains de cette époque à la fois si récente et si lointaine. Ce succès fut d'autant plus complet qu'il se pimenta d'une pointe de scandale. Les moralistes trouvèrent déplacée la présence d'un prêtre sur un théâtre et, comme quelqu'un faisait partie de cette opinion à l'orateur, celui-ci répondit avec cet esprit caustique dont il ne manque pas :

— On s'indigne de voir un prêtre sur les planches. Et pourquoi donc ? Dès qu'on y a fait un peu de bien, ce sont des planches de salut.

Pendant l'hiver de 1913, les dames attendaient avec impatience le carême que devait précher l'orateur à la mode, mais celui-ci ne parut pas en chaire. On chuchota, à l'époque, que l'autorité supérieure ecclésiastique... Mais ce n'étaient que potins et jaloussies, car on ne peut pas trouver dans les sermons ou les conférences de Mgr Bolo autre chose que des idées saines, profondément chrétiennes et délicates.

Il faut avouer que le choix de ses sujets était adroit et bien fait pour piquer la curiosité. C'est ainsi qu'il traita, par exemple : L'avénement de la femme, Les luttes du mariage, La morale dans les salons.

La femme est toujours son sujet préféré. Il se fait d'elle et de son influence une haute idée, il la classe parmi les trois forces, les trois engins, dit-il, qui dominent incontestablement le monde, et qui sont :

La pensée, le canon et l'éventail.

Et il a un faible pour l'éventail.

— Je voudrais, dit-il, que la femme comprenne la valeur de son empire ; le salon est un des moyens par lesquels elle peut le maintenir et le développer. Et quand je la vois le déserter pour le laboratoire ou l'université, je dis qu'elle commet un suicide et qu'elle prépare un désastre.

Une autre fois il dira encore :

— Il y a cent ans la gloire de Paris habitait la rue du Bac ou l'Abbaye-aux-Bois. Elle s'appelait Récamier ou de Staél. Aujourd'hui on voudrait faire croire qu'elle a émigré dans les cabarets de Montmartre. Non. La vérité est que si des femmes distinguées avaient réussi jadis à centraliser dans leurs salons assez de lumière pour en faire des foyers éclatants que l'on apercevait de tous les points de l'univers, il peut en être encore de même aujourd'hui.

Que nous manque-t-il pour cela ? Un peu de nettoyage.

Certes on ne pouvait pas reprocher au conférencier de n'avoir pas vu loin en demandant le nettoyage des salons, la défaillance envers les suspects.

Et, aujourd'hui, il pourra rééditer avec fruit ce plaidoyer.

Si maintenant nous voulons connaître l'opinion de Mgr Bolo sur le mariage, nous la trouverons dans cette curieuse formule synthétique qu'il affectionne :

Les hôtels pour l'autel

Je m'explique : le conférencier déclare que le mal du mariage a pour cause principale la légèreté avec laquelle se déclinent les unions. Les Américains, pour remédier à ce mal, ont essayé de faire voyager ensemble les fiancés avant de les unir. Ainsi s'explique le mot de Mgr Bolo : les hôtels pour l'autel.

Voici, entre mille, quelques-unes des idées répandues par le conférencier parmi ses belles et ferventes auditrices au temps où le succès l'auréolaît. — JULES CHANCEL.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc

M. MALVY PROTESTE DEVANT LA CHAMBRE CONTRE LES ACCUSATIONS DE TRAHISON LANCÉES PAR M. DAUDET CONTRE LUI

Le gouvernement donne 48 heures au directeur de l'« Action Française » pour apporter ses preuves.

Ainsi qu'il l'avait annoncé dans la lettre par laquelle il donnait sa démission de ministre de l'Intérieur, M. Malvy a saisi hier ses collègues de la Chambre des attaques dirigées contre lui.

Toute une longue séance, qui à certains moments ne fut pas exempte d'agitation, a été ainsi consacrée aux explications du député du Lot, à l'exposé de l'œuvre qui a été la sienne place Beauvau et aussi à l'examen de l'attitude à prendre par le gouvernement en présence de certaines accusations.

L'une d'elles, lancée par M. Léon Daudet contre l'ex-ministre de l'Intérieur, est particulièrement grave. Comme on le verra plus loin, M. Painlevé, président du Conseil, a donné quarante-huit heures au directeur de l'*Action française* pour faire la preuve de son accusation. Dans le cas où il ferait défaut les sanctions administratives les plus sévères seront prises contre son journal.

Dès l'ouverture, M. Deschanel donna lecture des trois demandes d'interpellation déposées.

L'une visait les relations de Bolo avec certains journaux ; la seconde, les abus de la censure. La troisième, de M. Malvy, portait sur les mesures que le gouvernement compte prendre « pour assurer le cours de la justice dans le calme et la sécurité nécessaires ».

La discussion immédiate ordonnée, M. Malvy, muni d'une liasse de feuillets, prit possession de la tribune. Il devait la garder pendant plus de deux heures.

En débattant, l'ex-ministre de l'Intérieur révéla à la Chambre un fait nouveau : l'envoi au président de la République, par M. Léon Daudet, directeur de l'*Action française*, d'une lettre qui contenait les plus graves accusations contre lui.

Voici, d'ailleurs, le texte de cette lettre que M. Painlevé a dû lire, à la demande de M. Malvy et à celle de la Chambre :

Monsieur le président,

Je m'adresse à vous, parce qu'il importe que vous soyez avertis de ce qui n'est plus un secret pour beaucoup de personnes, parce qu'aussi vous avez un grand rôle à jouer et que vous pouvez sauver la France.

M. Malvy, ex-ministre de l'Intérieur, est un traitre. Il trahit la Défense nationale depuis trois ans, avec la complicité de M. Leymeray et de quelques autres.

Les preuves de cette trahison surabondent. Il serait trop long de vous les exposer.

Sachez seulement que M. Malvy a fait renseigner exactement l'Allemagne sur tous nos projets militaires et diplomatiques, notamment par la bande d'espions du Bonnet Rouge et de son ami Vigo, dit Almeryda, et par le sieur Soutters, directeur de la Maggi Kub. C'est ainsi que le haut commandement allemand a connu point par point, pour ne citer qu'un exemple, le projet d'attaque du Chemin des Dames — voir le journal espagnol A. B. C., du 23 juillet 1917 — dès que M. Malvy fut admis au comité de guerre, aux applaudissements du Bonnet Rouge.

Sachez aussi que des documents d'une authenticité indiscutable montrent la main de M. Malvy et de la Sûreté générale dans les mutineries militaires et dans les tragiques événements du mois de juin 1917.

Il vous appartient, Monsieur le président, de vérifier le bien fondé de ces accusations, par une rapide enquête, ce que vous sera facile, et de faire prompte justice. Car le bruit court que l'Allemagne, pour jeter le trouble dans les esprits, s'apprête à brûler d'ici peu M. Malvy, devenu inutile à son service.

Je me souviens de ces ouvriers admirables. Je connaissais leurs excès de paroles, d'hypothèses, d'idéalistes, mais aussi leur résolution de se lever pour le droit humain.

» Nous avons pris notre responsabilité.

» Je dis à Jaurès : « Le carnet B — en ce qui concerne les Français — ne sera pas appliqué ».

» Jaurès partit ; je le vois encore se retourner vers moi : je ne sais quel incident nous empêche de nous joindre, il disparut. Le lendemain soir, à onze heures, le président de la République ouvrit un pli et nous annonça sa mort. Malgré ma douleur, je pus faire publier un manifeste au peuple de France pour l'inviter au calme. Et c'est de la tombe de Jaurès assassiné qu'est sortie, je puis le dire, cette union sacrée... »

Sur de nombreux bancs on applaudissait à tout rompre.

M. Malvy s'étonna encore du déchaînement de la presse de droite contre lui, l'expliquant seulement par le fait qu'en dé-

en vue d'événements ultérieurs, et vous demandez de croire à mes sentiments très respectueux et dévoués. — LÉON DAUDET.

Quand le président du conseil eut achevé sa lecture, que hachèrent d'ailleurs les interruptions et les protestations de la gauche, M. Malvy déclara ne pas s'attarder à réfuter des accusations « aussi folles et aussi grotesques », mais demander au gouvernement s'il allait laisser en paix à un journal qui poursuit de sa haine le régime des républicains d'abord, la République que ensuite.

Ce furent ensuite les explications que, répondant à M. Clemenceau, M. Malvy avait fournies au Sénat. Il avait connu Almeryda au début de la guerre, avait pensé qu'il convenait d'utiliser son action et son influence dans les milieux émergents de la capitale.

M. Aristide Briand confirma le fait. M. Malvy indiqua ensuite comment il fut amené à ordonner des enquêtes sur les faits



M. LÉON DAUDET M. MALVY
(Phot. Henri Manuel.)

et gestes d'Almeryda en Espagne et sur les séjours de Duval en Suisse. C'est la surveillance exercée sur Almeryda et ses amis qui aboutit à la saisie, sur Duval, d'un écheveau de 150.000 francs.

L'ancien ministre de l'Intérieur protesta contre les outrages de ceux qui, n'ayant pu avoir raison de lui sur le terrain politique, ont voulu en avoir raison en projetant sur son œuvre l'ombre démesurément grossie d'Almeryda.

Chaleureusement applaudi à gauche et à l'extrême-gauche, il rappela comment, lors de la mobilisation, il avait refusé d'arrêter les syndicats et les anarchistes inscrits sur le carnet B. M. René Viviani, qui était alors président du Conseil, se leva pour rappeler le rôle de Jaurès en la circonstance.

— Le 30 juillet 1914, à huit heures du soir, dit M. Viviani, Jaurès vint me trouver au ministère des Affaires étrangères, et me parlant du carnet B, il me dit : « Qu'il n'y ait pas d'abîme entre la France gouvernementale et la France ouvrière prête à faire son devoir.

— Je me souviens de ces ouvriers admirables. Je connaissais leurs excès de paroles, d'hypothèses, d'idéalistes, mais aussi leur résolution de se lever pour le droit humain.

— Nous avons pris notre responsabilité.

— Je dis à Jaurès : « Le carnet B — en ce qui concerne les

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINLE SUCCÈS BRITANNIQUE
SUR LE FRONT DES FLANDRES
EST TRÈS IMPORTANT

Tous les objectifs désignés aux troupes d'assaut ont été atteints.

Rappelons-nous surtout qu'un acte domine tous les autres : la guerre ! Les mois qui vont venir ne seront pas les plus émouvants, mais ils seront parmi les plus durs et les plus ingrats. Après notre héroïsme et notre ténacité, il nous faut la force d'âme nécessaire à la suprême épreuve.

On était loin d'en avoir fini. Un député socialiste vint demander au gouvernement quelle allait être son attitude à l'égard des journaux qui ont reçu des subsides de Bolo et aussi si ce dernier avait bien été chargé d'une mission en Espagne.

— Je présume, dit M. Painlevé, qu'il s'en était chargé lui-même...

On revint au fond du débat, c'est-à-dire à l'accusation portée par M. Léon Daudet contre M. Malvy, avec les ordres du jour. Trois étaient déposés, dont l'un, de MM. Bokanowski, Lemery, etc., sur lequel la Chambre devait finalement se prononcer, était ainsi conçu :

La Chambre, résolue à ne pas se laisser distraire de la tâche sacrée de la Défense nationale, compte sur le gouvernement pour faire cesser les campagnes de calomnies contre la République, de nature à jeter la désunion dans le pays, lui fait confiance pour livrer aux rigueurs de la justice tout criminel coupable d'intelligence avec l'ennemi ou de propagande pouvant affaiblir la résistance de la nation, et, repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

Avant le vote, MM. Marius Moutet et Ernest Lafont demanderont en effet, tour à tour, au président du Conseil quelle allait être l'attitude du gouvernement à l'égard du directeur de l'*Action Française*.

— Je crois, répondit M. Painlevé, qu'il n'est ici personne qui n'ait entendu avec stupeur la lettre d'accusation dont il a été question. M. Léon Daudet a demandé à être entendu par le juge d'instruction. Il a pris par là la responsabilité de ses accusations. La loi — toute la loi — suivra son cours. C'est maintenant une affaire de justice.

M. Pierre Laval protesta, déclarant que le gouvernement avait le devoir de rechercher sans délai le moyen d'obliger M. Léon Daudet à ouvrir ses dossiers.

— Quel moyen légal nous proposez-vous ? demanda M. Painlevé.

Examinant la question au point de vue juridique, M. Raoul Péretgardane des Sœurs déclare que l'éventualité d'une poursuite pour délit de propagation de fausses nouvelles allait être examinée.

— Il y a encore les moyens administratifs, dit M. Béret : la censure, la suspension, saisie des journaux. Pour les appliquer, nous avons besoin de la confiance de la Chambre.

M. Charles Dumont estima qu'il était des cas où il fallait parfois sortir du droit.

— Il n'est pas possible, dit-il, que M. Léon Daudet, convoqué devant quelques-uns de nos collègues, n'apporte pas ses preuves.

Cette proposition fut accueillie par des mouvements divers. M. Painlevé se leva enfin :

— Si, dit-il, d'ici 48 heures, M. Léon Daudet n'a pas apporté ses preuves, toutes les sanctions d'ordre administratif les plus sévères seront prises. Mais cela n'est rien. Le gouvernement examinera dès ce soir, un projet de loi qui ne permettrait plus dans l'avenir le retour de pareille accusation. En outre, il cherchera les moyens les plus efficaces que la législation actuelle met à sa disposition.

Au milieu du bruit, M. Caillaux se déclara prêt à voter l'ordre du jour de confiance.

Par 367 voix contre 127, la Chambre repousse la priorité demandée pour un ordre du jour de M. Moutet. Elle adopta ensuite, par 350 voix contre 3, l'ordre du jour de confiance de MM. Bokanowski et Lemery, dont on a lu le texte.

Ajoutons qu'en descendant de la tribune, M. Malvy, très fatigué, avait eu un commencement de syncope. Il put, toutefois, quitter le Palais-Bourbon et rentrer chez lui.

Séance aujourd'hui.

Léopold BLOND.

L'affaire Bolo pacha

Si, au Palais, l'instruction de l'affaire Bolo a chômé, hier, il n'en a pas été de même des commentaires auxquels elle donne lieu. C'est ainsi que, pour avoir vu le bâtonnier Henri-Robert sortir du cabinet du capitaine Bouchardon, le bruit s'est immédiatement répandu que leur entretien était motivé par l'examen d'une plainte tendant à rechercher la source des indiscretions parues dans plusieurs grands quotidiens.

Mais que ne dit-on pas au Palais, et surtout en ce moment !

L'état de santé de Bolo, paraît-il, continue à s'améliorer, et tout fait espérer qu'il pourra, sous peu de jours, être transféré à la prison de la Santé, où le capitaine Bouchardon irait l'interroger en attendant que l'inculpé soit enfin en état d'être amené au cabinet de l'officier rapporteur.

L'affaire Turmel

L'huissier Cousin bénéficie d'un non-lieu.

Le parquet du procureur de la République ayant transmis, hier, à M. Gilbert, juge d'instruction, le réquisitoire définitif, le magistrat instructeur a repris possession de ses dossiers et a immédiatement rédigé deux ordonnances.

La première rejette la demande de jonction des affaires « Procureur général contre Turmel » et « Turmel contre Cousin ». M. Gilbert conclut qu'il n'existe aucune connexion entre ces deux affaires dont M. Turmel avait, à titre d'inculpé, réclamé la jonction.

La seconde ordonnance fait bénéficier l'huissier Cousin d'un non-lieu. Le juge d'instruction estime que le député de Guingamp n'a pas apporté la preuve dans la plainte en voit qu'il a portée contre l'huissier Cousin.

Front français

14 HEURES. — Nuit assez calme, sauf sur la rive droite de la Meuse, où les deux artilleries ont été très actives.

23 HEURES. — Combats à la grenade et actions d'artillerie sur les plateaux au sud d'Ailles.

Un coup de main ennemi a été repoussé à l'ouest de La Pompe.

La lutte d'artillerie a été très violente toute la journée sur la rive droite de la Meuse. Nous avons repoussé dans la matinée une attaque ennemie sur une de nos tranchées au nord de la côte 344. Notre artillerie a pris sous son feu des rassemblements ennemis dans cette région.

Front britannique

13 HEURES. — NOUS AVONS, DE NOUVEAU, ATTAQUE CE MATIN, A 6 HEURES, SUR UN LARGE FRONT, A L'EST D'YFRES.

LES RAPPORTS INDICENT QUE NOS TROUPES PROGRESSENT D'UNE FAÇON SATISFAISANTE ET ONT FAIT DEJA UN CERTAIN NOMBRE DE PRISONNIERS.

Front portugais

(3 octobre). — Rien à signaler au cours de cette semaine, sinon un coup de main que nous avons repoussé en infligeant des pertes à l'ennemi. Nos pertes sont relativement légères.

Front italien

Dans la soirée du 2 jusqu'à l'après-midi d'hier, l'activité combative a continué sur les pentes occidentales du mont San Gabriele. Les attaques successives tentées par l'ennemi avec l'aide de nombreuses patrouilles d'assaut se sont brisées sous notre feu. Une irrusion heureuse nous a permis de capturer 4 officiers et 22 soldats ennemis cachés dans une grotte.

1.175.000 AMÉRICAINS
SERONT SOUS LES DRAPEAUX
A PARTIR DU 17 OCTOBRE

Dès à présent 687.000 conscrits sont dans les camps d'instruction.

LONDRES, 4 octobre. — Une dépêche de Washington au *Times* dit que l'appel définitif sous les drapeaux du premier contingent de conscrits se fera le 17 octobre.A la date du 1^{er} octobre 687.000 conscrits se trouvaient dans les camps d'instruction.

Les forces militaires et navales s'élèvent donc, à partir du 17 octobre, à 1 million 175.000 hommes.

La conférence de Petrograd accepte les avertissements du général Verkhovsky

PETROGRAD, 3 octobre. — Les discours du ministre de la Guerre Verkhovsky et de Tseretelli ont été particulièrement bien accueillis à la conférence démocratique. On a remarqué, avec une certaine surprise, que les méthodes préconisées par le jeune ministre de la Guerre pour rétablir la discipline dans l'armée diffèrent fort peu de celles que propose Kornilov à Moscou.

Le général Verkhovsky n'a pas flatté l'armée : il lui a dit crûment ses vérités.

L'argumentation du discours de Tseretelli en faveur d'un gouvernement de coalition est basée sur la claire démonstration du fait que la masse des classes non socialistes n'est pas réactionnaire, mais a été éduquée de la politique extravagante des extrémistes, ainsi que de la démoralisation de l'armée. Il a déclaré que ce serait folie, de la part des socialistes, de croire que, parce que le mouvement de Kornilov a été aisement réprimé, la bourgeoisie est faible et laisserait facilement les socialistes s'emparer du pouvoir.

Telle fut la conclusion de son discours. Son appel semble avoir été entendu, car l'assemblée ne se montre aucunement favorable aux mesures extrêmes. (Radio.)

Les agitateurs espagnols sont condamnés à la réclusion perpétuelle

MADRID, 4 octobre. — Le conseil de guerre vient de rendre son verdict dans le procès intenté contre les chefs du mouvement gréviste.

Les membres du comité de grève, Beset, Aguado, Largo, Cavallero et Savorit, sont condamnés à la réclusion perpétuelle.

Seuls, les imprimeurs compromis voient les peines de réclusion prononcées contre eux par le procureur réduites de 17 à 8 ans.

La sentence a causé une impression profonde à Madrid. — (Radio.)

Mort accidentelle du contre-amiral Biard

TOULON, 4 octobre. — On annonce la mort du contre-amiral Biard, survenu à bord, dans des circonstances tragiques : le 29 septembre, le contre-amiral fut ébouillanté dans sa baignoire par un jet de vapeur.

Son corps sera ramené en France.

Le contre-amiral Biard commandait, en qualité de capitaine de vaisseau, le cuirassé *Le Gaulois*, dont on se rappelle les brillants exploits aux Dardanelles.

Il déploya dans ce commandement de telles qualités qu'il fut nommé contre-amiral. — (Radio.)

Un navire de guerre anglais torpillé

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et hommes, a été sauvé.

LONDRES, 4 octobre. — (Officiel). — *Le navire de guerre Drake*, commandé par le capitaine Stephen H. Radcliffe, a été torpillé dans la matinée du 2 octobre au large de la côte septentrionale d'Irlande. Il a pu gagner un port, mais a ensuite coulé à peu de profondeur.

Un officier et dix-huit hommes ont été tués par l'explosion. Tout le reste de l'équipage, officiers et

LES COURS

S. M. le roi d'Espagne prolonge son séjour à Saint-Sébastien pour y recevoir le président de la République portugaise qui traversera l'Espagne pour se rendre au front français.

S. A. R. le prince Henry, troisième fils de S. M. le roi d'Angleterre, a pris part à un grand championnat sportif donné par l'Eton College Officer's Training Corps, qui vient d'avoir lieu en l'honneur des journalistes américains.

INFORMATIONS

Le due d'Aibé vient d'arriver à Lausanne et le prince Aga Khan y prolonge son séjour.

Lord Edmund Talbot est également venu en cette ville pour y retrouver lady Talbot, qui s'y est installée auprès du capitaine Henry Talbot, leur fils, interné.

Le sous-lieutenant André Aignan, pilote aviateur, porté comme disparu depuis le 18 août dans un combat aérien, près de Verdun, a fait savoir qu'il était blessé et prisonnier en Bavière.

NAISSANCES

Mme F. Anstruther-Carlew a donné le jour à un fils, avant-hier.

MARIAGES

On annonce le prochain mariage du lieutenant de Tancré, beau-fils et fils du général Margot et de Mme, née Allard de Chateauneuf, avec Mme de La Barre de Carroy, fille du comte de La Barre de Carroy et de la comtesse, née La Perrière.

Le mariage de Mme Madeleine Puget, fille de M. Puget, conseiller à la cour d'appel, avec M. Louis Ador, fils de M. Ador, conseiller fédéral, président du Comité international de la Croix-Rouge, grand officier de la Légion d'honneur, vient d'être célébré en la cathédrale Saint-Pierre, à Genève.

En l'église de Nouette, a été bénie le mariage de Mme Jésus de Alsua avec le lieutenant Bergerot, du 113^e d'artillerie. Les témoins de la mariée étaient : M. Dorn y Alsua, ministre plénipotentiaire de l'Equateur, et le comte de Bournat, ses oncles. Ceux du marié : Mme Marie Bergerot, sa sœur, et Mme Fontenay, sa tante.

A l'Oratoire de Brompton, à Londres, vient d'être célébré le mariage du capitaine Humphrey de Trafford, des Goldstream Guards, fils aîné de sir Humphrey et de lady de Trafford, avec l'Hon. Cynthia Cadogan, fille de feu le vicomte Chelsea, et de l'Hon. lady Meux, et nièce du comte Cadogan. Les demoiselles d'honneur étaient : l'Hon. Mary et l'Hon. Victoria Cadogan, sœurs de la mariée ; miss Violet de Trafford, sœur du marié ; miss Violet Franklin, fille de lady Edith Franklin ; Hon. Diamond Hardinge, fille de lord Hardinge de Penshurst, et miss Joa Lambton.

On annonce le mariage de miss Leila Virginie Cameron, fille de sir Edward Cameron, gouverneur de la Gambie (Afrique occidentale) et de lady Cameron, avec le commandant James Mc Begg.

DEUILS

Un service anniversaire a été célébré ces jours derniers, en l'église Notre-Dame de Granville, pour le repos de l'âme du capitaine Olivier Galais-Phaisant, du 14^e bataillon de chasseurs alpins, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, cité quatre fois à l'ordre de l'Armée, tombé glorieusement dans la Somme à l'âge de vingt-quatre ans.

En l'église de Montcoy, en Saône-et-Loire, a été célébré hier un service pour le repos de l'âme de M. Maurice de Rivière de Varax, de la dernière promotion de Saint-Cyr, aspirant au 26^e dragons, cité à l'ordre de la division, tombé au champ d'honneur, en Champagne, le 31 août dernier, à l'âge de dix-huit ans. Il était le fils du vicomte et de la vicomtesse Joseph de Varax, le petit-fils du comte Régis de Varax et de M. et Mme d'Epenoux.

Nous apprenons la mort :

Dé M. Van Hoorenbeke, bourgmestre de Malines ;

De Mme de Théméricourt, née de Valière, dont les obsèques ont été célébrées ces jours derniers en l'église de Théméricourt, l'abbé Champagne, en termes élégants, a retracé la vie toute de bonté et de charité de la regrettée défunte ;

Du baron Raymond de Mareuil, adjudant au 3^e régiment d'artillerie lourde, glorieusement tombé sur le front italien. Il était le fils du colonel et de la baronne de Mareuil, née de Vatry, et le frère aîné du baron Pierre de Mareuil, tué à l'ennemi le 15 décembre 1916 ;

De M. Francis Lavalle de Lameillière, sous-intendant militaire de 1^{re} classe, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Bordeaux ;

De l'abbé Pierre Potissier, brigadier infirmier au 46^e d'artillerie et aumônier régimentaire, décédé de la croix de guerre, trois fois cité à l'ordre du jour, tombé au champ d'honneur le 14 septembre.

BIENFAISANCE

Le président du Conseil municipal de Paris vient de recevoir un chèque de 266.67 francs qui lui a été adressé par la Croix-Rouge américaine pour venir en aide aux familles des officiers et soldats habitant Paris et qui ont le plus souffert de la guerre.

Au président du Conseil général du département de la Seine a été également adressé un chèque de 133.333 francs qui sera distribué dans les mêmes conditions.

Une somme de 50.000 francs est en même temps parvenue à M. Morel, président du Conseil général de la Loire pour les soldats blessés originaires de ce département.

La Société de Secours aux blessés militaires (Croix-Rouge) a reçu dernièrement un chèque de 200.000 francs, produit de la "Journée Française", le 14 juillet, à Melbourne. Une lettre du trésorier du comité de la Croix-Rouge française d'Australie y était jointe et exprimait le tribut d'admiration que le monde entier rend à la France.

— Misses Lansing — sœurs du secrétaire d'Etat des Etats-Unis et dont nous avons annoncé la récente arrivée à Paris — ont visité hier, avant leur départ pour le front, l'hôpital militaire du Grand Palais, accompagnées par le colonel Lostalot, du service de santé. Elles furent reçues par le médecin-chef commandant Blondel, le capitaine Bellot et le docteur Louis Borsch, l'oculiste américain attaché à cette formation.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc. à l'Office des Publications, 24 boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureau : 2 à 9 heures ; dimanches et fêtes 11 à 12 heures. à 6 heures. Prix spécial consentis à nos abonnés.

LE FAUX DORMEUR

PAR

LÉON FRAPPIÉ

A la gare du Nord. Le compartiment de première classe était vide. Mme Formain s'installa dans un coin.

— Il va venir une autre dame en face de moi ? demanda Lili.

Blonde, les yeux bleus, le teint rosé, une figure un peu longue, aux traits déjà serrés d'intelligence, — elle était, comme image, une délicate réduction de sa jolie maman.

Le vis-à-vis fut un monsieur affichant la cinquantaine, l'âge de l'expérience, l'âge du discernement le meilleur en art et en beauté. Son costume, sa coiffure, tout son extérieur annonçaient la « classe aisée » ; mais il montrait, de plus, cette élégance qui est dans le regard, dans l'expression générale du visage. Et, comme preuve, c'est qu'il appartenait bien à l'élite mondaine, il portait avec amour, renversée sur son bras gauche, une admirable statuette en vieux chine, dont, sans doute, il venait de faire l'acquisition.

Sans être coquette ni quêteuse d'admission masculine, Mme Formain éprouva une impression extrêmement agréable, à voir se placer devant elle cet homme de goût. Rien de plus légitime : si l'on s'ingénie à donner une délicate harmonie et une gracieuse proportion aux nuances et au dessin de sa toilette, c'est pour que cela soit aperçu et apprécié. Et le monsieur, en pénétrant dans le compartiment, avait marqué, par un salut discret de la tête, qu'il l'appréciait...

Inconsciemment, par une sorte de devoir de politesse, Mme Formain fut alors des paroles et des attitudes qu'elle n'aurait tout de même pas eues en face d'un voyageur quelconque. Tout naturellement, elle s'adressa à Lili pour émettre ces rires qui révèlent si bien le rang et l'éducation, — et qui, dans l'occurrence, prenaient ce sens particulier : « Oui, monsieur, je suis du même monde que vous : une personne fortunée et de bon goût. »

— Voyons, Lili, tes gants !... Est-ce que les dames en visite retirent leurs gants ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Tu donnes de l'air à tes pattes !... Oh ! comme c'est vilain !... A qui empruntes-tu ce langage ? A Sophie ou à Miss ?...

Il eût été sacrilège de ne pas regarder l'adorable enfant ; le monsieur, selon sa parfaite élégance, était donc attentif, dans la séante mesure, à ces frais de conversation.

Mais voilà que Lili fronce les sourcils et prit un ton de gronderie réfléchie :

— Eh bien... eh bien... quand tu seras ma petite fille, je te ferai la même chose...

— « Quand tu seras ma petite fille ! » C'était si cocasse cette idée puérile et provocante que l'heureux retour de toutes choses, que le monsieur ne put s'empêcher de rire vers les yeux de la maman, et que celle-ci ne put s'empêcher de répondre par une semblable adresse de rire.

Seulement, par ce succès, Lili se sentit autorisée à continuer son discours, et le point de départ étant : « Je te ferai ce que tu me fais de désagréable », avec la simple et formidable logique du jeune âge, elle va entreprendre l'exposé des torts maternels :

— Quand tu seras ma petite fille, je te conduirai aussi à Englefield, chez ma tante Marie qui est si méchante, pour qu'elle nous donne de l'argent, qu'on n'en a plus, qu'on ne sait plus comment faire...

Mme Formain éprouva un affreux sentiment. Impossible de faire taire l'enfant : ce serait confirmer et aggraver sa déclaration. Et quelle contenance adopter ensuite ?...

Car, enfin, ce que dit Lili, vis-à-vis du monsieur présent, cela signifie que Mme Formain s'est vantée faussement d'une grande situation, cela détruit l'effet du bon ton et de la jolie toilette.

Non ! Il faut n'attacher aucune importance au bavardage enfantin, autrement il serait indispensable de prononcer des excuses indirectes : « En effet, j'étais riche, mais la guerre a ruiné mon mari : il ne me reste plus que l'apparence de la fortune... Je tâche de garder ma mise de grand style, comme je garde ma bonne éducation. »

Done, Mme Formain se met précipitamment à chercher un objet introuvable dans sa précieuse sacoche de cuir noir : une carte de cartes, de lettres, de minuscules billets.

Lili, toute à son idée fixe, continue à dire ce qu'elle a sur le cœur :

— Et puis je te ferai marcher tout pied à pied, parce que, maintenant, les taxis ça coûte trop de sous...

Mme Formain essaie de murmurer des paroles qui indiquent une grave préoccupation : « Ah ! quelle contrariété !... J'ai dû oublier... Qu'est-ce que j'ai pu en faire ? »

Toutefois, au bout d'un instant, elle ne peut se tenir de lever les yeux, censément pour mieux fouiller dans sa mémoire.

Ah ! mon Dieu, quelle chance ! L'explo-

Il est de bon goût, depuis trois ans, de célébrer les mariages « dans la plus stricte intimité », et je ne connais pas de famille, autour de moi, où l'on ne se soit conformé à cette consigne, d'autant plus respectable qu'elle n'est imposée par personne à personne et s'est formulée d'elle-même dans les consciences. A quelque classe qu'on appartienne, on a compris, dès la guerre commencée, que ce n'était pas le moment de faire d'un mariage « une noce ». Et l'on supprime la noce. Mais on n'a pas renoncé pour cela au plaisir d'une réception intime, et, par exemple, d'une exposition, entre amis, de la traditionnelle corbeille.

Cette exposition des cadeaux de noces est une coutume que je n'ai jamais beaucoup aimée. De la part des exposants, je n'y voyais qu'une manifestation de vanité ; de la part des visiteurs, cette curiosité de comparer sa propre générosité à celle des autres m'apparaissait comme une assez fastidieuse indiscrétion.

Mais me voilà, pour une fois, réconcilié avec la mode, et je sors à l'instant d'une exposition de cadeaux qui m'a ravi !

Les mariés sont de jeunes bourgeois de condition modeste. Elle, fille d'un chef de bureau de ministère ; lui, sous-lieutenant de réserve, croix de guerre, grièvement blessé, réformé et redonné l'excellent employé de banque qu'il était il y trois ans.

Quels cadeaux de noces faire à ces jeunes gens ?

Les amis se sont concertés et, sur la proposition de l'un d'eux, il a été convenu qu'en raison des circonstances le fastidieux bibelot, l'utile « objet d'art », l'argenterie et la lingerie de luxe, « qui peuvent attendre », seraient remplacés par les articles et les produits les plus prosaïquement et bassement nécessaires !

Et comme, en effet, ces pauvres jeunes mariés s'avouaient d'avance ternis par le renchérissement des choses, la nouvelle de la démission prise par nous les a enchantés.

Et c'est ainsi que dans le petit appartement de la mère de la mariée s'installait tout à l'heure la plus pittoresque des exhibitions ménagères :

Beaucoup d'ustensiles de ménage ; de la grosse vaisselle, du linge de cuisine à côté de nombreux articles de parfumerie. Le parrain du mari avait offert à son fils une douzaine de chemises, des gilets de flanelle (dont le prix, paraît-il, a doublé !), des chaussettes et des mouchoirs. Un vieil oncle ouvrait un crédit, chez son cordonnier, de 140 francs pour deux paires de bottines. Le bon était là, noué d'une faveur rose... Il y avait des provisions de mercerie, des provisions d'épicerie, des coupons de tissus ; je ne sais quoi encore.

Moi, j'ai donné un bout de papier, comme le vieil oncle. Je me suis engagé à payer, pendant un an, les notes de boucherie du ménage. Mon cadeau a eu un succès fou.

SONIA.

Le généralissime et les permissionnaires

Ce jour-là, le général Pétain avait une permission.

Car les généraux, comme les soldats, n'ont que des permissions. Les généraux ont même beaucoup moins souvent de permissions que les soldats.

Donc, le général, arrêté par une panne de son automobile, attendait à la gare de X... le passage d'un train, lorsqu'il aperçut un groupe de soldats qui, l'air tout désorienté, déambulaient sur le quai. Un de ces soldats osa l'aborder :

— Mon général, on voudrait bien savoir...

— Qui donc, mon ami ?

— S'il y a un custos dans cette gare ?

Le général Pétain, dont on connaît la rude bonté, se mit en quête de la cantine. Lorsqu'il l'eut « repérée », il s'aperçut que le soldat ne le suivait plus, et il le trouva lourdement assoupi dans un coin duquel découvrit, rouflaient déjà les autres permissionnaires.

Voyons, se dit le général, il doit y avoir aussi un dortoir, dans cette gare... Chercbons...

Nous ne nous étonnerons pas en vous disant que, ce jour-là, le général Pétain a manqué son train... Et ce fut en attendant sur ce quai sombre le passage du train suivant que le vainqueur de Verdun eut

pour la première fois l'idée de ce « guide du permissionnaire » qu'il vient de faire éditer.

Le général Pétain répète, paraît-il, en souriant :

— Quand je saurai que tous mes hommes sont dans encumber leur petit voyage, j'aurai beaucoup plus de plaisir à aller moi-même « en permission ».

EN LIAISON

Octobre !... Mois des regrets. Mois du froid qui revient, de la brume qui monte. Mois où jadis, très jadis, au temps de la « surpaix », nous quittions avec déchirement nos flirts de casinos et nos cousins d'été !...

Octobre !... Sombre date pour les collégiens que nous fûmes ! Il nous fallait alors abandonner les grandes forêts, la mer aux tendres nuances, les maisons environnées de parcs, pour nous enfermer dans des classes lugubres, où des barbons tentaient de nous intéresser à ce que je ne sais quelles conjugaisons grecques, sinon à des équations plus tristes encore.

Heureusement, nous avions la visite chez le tailleur, en guise de consolation !... Ce n'était pas sans émotion que nous commandions le veston d'hiver dont nous attendions merveilleusement, le pardessus irrésistible, et le smoking sans égal.

Après quoi, nous rendions chez le chapeleur : et bientôt arrivait au logis un carton solennel, contenant le déplorable chapeau haute-forme, coiffure barbare, et pénible à voir sur nos têtes d'enfants !

Et, chaque dimanche, ensuite, nous avions l'air de petits garçons déguisés en messieurs pour la mi-garçonne. Nous paraissions gentiment — mais infiniment — ridicules. Nous étions les « gigolos ».

Mais où sont les gigolos d'antan ?

En effet, l'aspect de la jeunesse a entièrement changé. L'allure même de nos lycéens n'est plus celle que nous étions. Leurs gestes ont plus de précision : quand ils se ruent dans le métro, et, nonchalance autant que dédaigneux, écrasent les pieds de tous les voyageurs, c'est avec une résolution, avec une superbe que nous n'avons point connue. Leurs

LA SEMAINE ÉLÉGANTE

LES VACANCES terminées, les enfants rentrés en classe et équipés pour l'hiver, selon la formule habituelle les femmes songent qu'elles n'ont rien à se mettre. La mode nouvelle n'est plus un secret pour personne et l'on constate que les vêtements de l'année dernière sont très démodés. Plus de godets, plus d'ampleur ; les robes sont redevenues étroites ou tout au moins le paraissent, car elles sont droites sans aucune couture biaisée, ce qui les fait paraître plus courtes. Deux ou trois maisons tentent d'allonger les jupes de quelques centimètres, mais, dans l'ensemble, la jupe demeure très étroite, avec une largeur d'un mètre cinquante à deux mètres. Quelques-unes sont plus larges, mais alors l'ampleur

est distribuée par des panneaux de plis très plats, obtenus à la main ou mécaniquement, qui, tout en s'enlevant quand on marche, restent très resserrés du bas.

Les manteaux de tissu vont garder la vogue qu'ils avaient l'an dernier, car peu de femmes actuellement peuvent se permettre le luxe d'un vêtement de fourrure. Il y en a de bien jolis dans toutes les maisons de couture, mais leur prix est généralement un peu excessif et ils ont un aspect trop somptueux ; tandis que ces vêtements de grosse bûche, de limousine

ON PORTERA, CETTE SAISON, BEAUCOUP PLUS DE MANTEAUX DE TISSU QUÉ DE MANTEAUX DE FOURRURE. LES PELAGES LES PLUS DIVERS SONT EMPLOYÉS COMME GARNITURE ET COMME DOUBLURE. LES ÉTOFFES DE LAINE BOURRUES A LONGS POILS ET LES PELUCHES « ÉDERELIA » GARNISSENT AUSSI BIEN LES VÊTEMENTS SIMPLES QUE LES VÊTEMENTS HABILLÉS. SANS AMPLEUR EXAGÉRÉE, LES MANTEAUX RESTENT CEPENDANT TRÈS ENVELOPPANTS.

de dersagneau ont cet aspect simple et sportif qui nous plaît. Parfois un manteau de grosse bûche se double d'une fourrure qui en quadruple le prix, mais, la fourrure étant à peine visible, l'ensemble reste sans prétention. On porte certes encore du skungs, de la zibeline ou du chinchilla, mais on voit une quantité de fourrures

nouvelles qu'on n'aurait jamais osé risquer autrefois. Si on porte moins ostensiblement de lapin argenté ou de lièvre gris que l'an dernier, on voit une quantité de pelages inconnus dont ce modeste ron-

geur doit être un ancêtre pas très lointain ; mais tous sont travaillés, teints, lustrés, épilés, repiqués et baptisés d'un nom nouveau. Chaque année nous imposons ainsi deux ou trois nouveaux spécimens de la faune du sous les tapis.

Certaines fourrures délaissées depuis plusieurs années retrouvent une vogue nou-

velle ; le castor naturel est de celles-là ; on le baptise aujourd'hui « nutria ». Est-ce le même animal ? En tout cas, il lui ressemble beaucoup. Mélangé à du satin noir ou tête de nègre, il fait des vêtements très élégants. Les manteaux de satin ou de faille souple, piqués et matelassés, font, du reste, des manteaux habillés fort jolis ; les grosses piqûres assorties à la doublure ou à la fourrure couvrent certaines parties du tissu et en changent complètement l'aspect. Les mélanges du noir et du gris, du noir et d'un certain ton marron doré chaud et brillant sont particulièrement réussis. Les tissus-fourrures imitant l'hermine, le breitschwantz, la taupe sont utilisés dans la grande couture. JEANNE FARMANT.



Vêtement mi-long en duvetine « rouille » garni d'une large bande de kholinsky qui remonte devant jusqu'au col. Col et parements en même fourrure. Poches ménagées sur les hanches...

Grand manteau de dersagneau « dune » garni de laine au bord du col et à l'intérieur des poches. Le col souple peut se porter complètement fermé ou retombant en pelerine.

Manteau trois-quarts en grosse bûche « pain brûlé » ; de larges revers en tissu, fourrure à longs poils marron et beige se retournent sur le devant ; un bouton ferme à la taille.

Manteau de velours chifon taupe garni d'écuriel. Le haut du vêtement est croisé et fermé par une plaque de broderie et un noeud à pans frangés. Basque en velours et fourrure.

Manteau de velours de laine « marmotte » coupé de grandes poches plates, couvertes de piqûres jaune indien. Grand col cache-nez en même tissu terminé par une frange assortie.

ration si brusque de la sacoche a détourné l'attention du monsieur : il n'a pas suivi le verbiage de l'enfant, et, comme l'atmosphère est très orageuse, il s'est tout doucement assoupi.

Les phrases de Lili s'enchaînent impétueusement :

— Et puis, ce sera trop cher aussi pour faire raccommoder ta poupée cassée et pour t'acheter le livre d'images coloriées...

« Et puis », le soulagement de Mme Formain n'est dure qu'une seconde ! Voyons : il est bien plus probable que le monsieur, au contraire, s'intéresse énormément au verbiage révélateur et qu'il feint de dormir pour mieux écouter !

Et il y a de quoi se régaler :

— Je te garderai aussi à la maison sans sortir, parce que ta robe est au teinturier et que je ne peux pas payer le teinturier...

Pour le coup, c'est trop cruel, trop humiliant ! Mme Formain exhale une supplication déchirante : « Lili ! ma petite Lili ! comme si elle demandait grâce à son enfant, et ses yeux remplis de larmes se fixent malgré elle sur le dormeur inquietant.

En effet, la posture de la pauvre femme est vraiment trop lamentable. Ce drame intime appelle une charité d'une telle élégance, que toute idée même de charité s'écarte de l'esprit.

Voyez plutôt...

Mme Formain a eu bien tort de se mettre dans un tel état, et elle va pouvoir reprendre en toute sécurité la jolie attitude par quoi elle se console un peu de la ruine et de la privation. Car ce monsieur, — qui aurait pu être un fâcheux auditeur, — ce monsieur s'est si vraiment abandonné à l'inconscience du sommeil, qu'il laisse glisser de sa main l'instinctuelle statuette !... Oui ! Croyez-vous, quel dommage ! La chère merveille n'est plus que débris informes, là, sur le plancher...

— Oh ! monsieur, que je regrette donc.

— Mille grâces, madame... En effet, que ne m'avez-vous éveillé !...

Léon FRAPIE.

Correspondance

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Gaby. — Le siège de l'association est 16, rue de Naples. Adresssez-vous-y. *Excelsior* a déjà donné les grandes lignes du projet : je ne peux y revenir ici.

Mme G. 1870. — L'alun ne doit être employé qu'à très petites doses et avec une extrême prudence, car au lieu de resserrer la peau, il pourra la faire plisser. Voici une formule : alun 12 grammes, tanin 12 grammes, glycérolé d'amidon 100 grammes.

BONNE RECETTE. — Pour les personnes ayant l'épiderme délicat, on recommande l'emploi de la Crème Simon, mélangée, par moitié, avec de l'eau ayant bouilli. Les essuis, très satisfaisants, qui ont été faits par plusieurs de nos lectrices sur la peau très fragile de jeunes bébés, nous ont semblé devoir être propagés.

LES THÉÂTRES

NOUVEL-AMBIGU. — *Le Système D*, vaudeville en trois actes de M. Pierre Weber, Henri de Gorse et Guillemot.

GRAND-GUIGNOL. — *La Grande Epouvante*, drame en trois actes de MM. André de Lorde et Henri Bauche. *En Beauté*, pièce en un acte de MM. Maxime Carel et Lucien Mayrargue.

Il devrait y avoir également un système à l'usage des critiques... Faute de l'avoir pratiquée dès mon plus jeune âge, comment vais-je faire pour m'y reconnaître parmi la rive vierge des quiproquos que MM. Pierre Weber, Henri de Gorse et Guillemot ont accumulés (avec un art savant et irréprochable) dans leur propre *Système D* ? C'est plutôt le système E. D. : car, pour débrouiller, il faut avoir embrigillé préalablement : ils exécutent en maîtres cette double opération. Le spectateur, grâce à eux, se débrouille aussi bien qu'eux-mêmes ; c'est le narrateur qui s'y perdrait, s'il n'était convaincu, heureusement, qu'on ne raconte pas plus un vaudeville qu'une revue. Il reste bien peu le pièces qu'on soit tenu de raconter.

On renoncerait donc à expliquer, ce qui obscurcirait au lieu d'éclairer, comment Dodeche, le gros major, est pris tantôt pour l'un tantôt pour l'autre, comment le mari de la bonne et celui de la maîtresse (qui se tuent) — la bonne et la maîtresse) échangent cordialement leurs identités, ce qui doit, comme chante Polin, leur faire tout de même quelque chose. Cela du moins doit leur mettre à la longue les nerfs en pelote, et l'imagine que leur permission de détente ne les détend guère. Mais leurs aventures démontent et dérident les immobiliers permissionnaires qui peuplent la salle : c'est l'essentiel.

Il faut louer la franchise des auteurs, qui ont intitulé leur vaudeville « vaudeville », et la magnificence des directeurs, qui ont distribué les rôles de ce vaudeville à d'excellents acteurs de comédie : MM. Albert Brasseur, Jean Coquelin, Pierre Magnier, Casalini, Mmes Terka Lyon, Georgette Armand, Blanche Toutain. Quelle affiche !

Sur Grand-Guignol, MM. André de Lorde et Henri Bauche ont fait parler, ou mugir, les morts eux-mêmes, et ont agréablement divertis les vivants, sans toutefois inventer un frisson nouveau. L'au-delà était sur la scène, et dans la salle les cheveux ne se hérissaient point. Le public a vu sans frémir une momie dans son cercueil, éclairée par une lampe électrique bleue ; et la terreur ne l'a pas empêché d'apprécier ni d'applaudir Desfontaines. Aucune hypocrisie ne l'a empêché d'applaudir la charmante Mme Camille Calvat dans un badinage un peu scabreux — ou plutôt peut-être ingénue — ou même très philosophique — de MM. Maxime Carel et Lucien Mayrargue, intitulé *En beguté*. Cette fois, il ne s'agit pas de mourir en beauté. Il ne s'agit pas du tout de mourir.

Abel HERMANT.

La première de ce soir. — Ce soir, au théâtre Edouard VII, première de la comédie en deux actes de M. Francis de Croisset, *Le*

Feu du Voisin, avec Mme Jeanne Granier, MM. Henry Dreyfyn, Numès, Millet ; Miles Betty Daussmond, Davin et M. André Lafleur ; *La Jeune fille au bain*, comédie en un acte de M. Louis Verneuil, avec Mme Monna Delza, M. Louis Verneuil et M. André Lafleur.

Comédie-Française. — Ce soir, à 7 h. 45, reprise de *l'Autre Danger*, comédie en 4 actes de M. Maurice Donnay pour la rentrée de Mme Barillet.

Opéra-Comique. — Les pièces nouvelles passeront dans l'ordre suivant : *l'Itrato*, *Beatrice*, *l'Attaque du Moulin*, *Ping Sin*, *Le Beau pays de France*, *Mainova*, *Castor et Pollux*, *Orphée*, *Pénélope*, *Les Jumeaux de Bergame*, *Ma mère l'Oye*, *Pelléas*, *la Lépreuse* et une œuvre inédite de Massenet.

Le gala de Ménéhould, le 17, comprendra des fragments de ses œuvres, *l'Itrato*, pour les débuts de Mme Lérida et de M. Parmentier, et *le Chant du départ*, dans une nouvelle mise en scène, Mme Francesca débuteira ensuite dans la *Traviata* et Mme Germaine Baye dans *Mignon*.

Mme Fanny Heldy chantera, ce mois-ci, *Butterfly*, *Manon*, *la Bohème* et *Louise*, où Mme Yvonne Chazal fera aussi son second débuts, avant la création de *Beatrice*.

Odéon. — Cet après-midi, matinée gratuite réservée aux blessés et convalescents en traitement dans les hôpitaux de Paris. Le programme comprend *Horace* et *le Médecin malgré lui*.

Antoine. — Pour la rentrée de M. Gémier, le théâtre Antoine annonce, à partir du 10 courant et pour un nombre très restreint de représentations, *Le Marchand de Venise*, avec tous ses créateurs.

Il faut louer la franchise des auteurs, qui ont intitulé leur vaudeville « vaudeville », et la magnificence des directeurs, qui ont distribué les rôles de ce vaudeville à d'excellents acteurs de comédie : MM. Albert Brasseur, Jean Coquelin, Pierre Magnier, Casalini, Mmes Terka Lyon, Georgette Armand, Blanche Toutain. Quelle affiche !

Sur Grand-Guignol, MM. André de Lorde et Henri Bauche ont fait parler, ou mugir, les morts eux-mêmes, et ont agréablement divertis les vivants, sans toutefois inventer un frisson nouveau. L'au-delà était sur la scène, et dans la salle les cheveux ne se hérissaient point. Le public a vu sans frémir une momie dans son cercueil, éclairée par une lampe électrique bleue ; et la terreur ne l'a pas empêché d'apprécier ni d'applaudir Desfontaines. Aucune hypocrisie ne l'a empêché d'applaudir la charmante Mme Camille Calvat dans un badinage un peu scabreux — ou plutôt peut-être ingénue — ou même très philosophique — de MM. Maxime Carel et Lucien Mayrargue, intitulé *En beguté*. Cette fois, il ne s'agit pas de mourir en beauté. Il ne s'agit pas du tout de mourir.

La première matinée sera présidée par M. Albert Dalmier ; M. Edmond Rostand, de l'Académie-Française, dira deux poèmes inédits.

GAUMONT PALACE
PROGRAMME DU 5 AU 11 OCTOBRE 1917
LA FEE DE LA MONTAGNE

Comédie dramatique interprétée par Vivian Martin, qui a son jeu si espagnol, joint une intense émotion. LES ANNÉES DE GUERRE de la Section Cinématographique de l'Armée et une bande du Service Cinématographique de la Marine : **UNE PATROUILLE AU LARGE DE BREST**, une histoire que nos côtes sont gardées avec une grande vigilance.

Les Matinées nationales. — Les Matinées nationales de la Sorbonne, organisées sous le patronage de M. Daniel Vincent, ministre de l'Instruction publique, et de M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, donneront, à partir du 14 octobre, une quatrième saison de concerts au bénéfice de l'Union Fraternelle des Artistes.

La première matinée sera présidée par M. Albert Dalmier ; M. Edmond Rostand, de l'Académie-Française, dira deux poèmes inédits.

NOUVEAU CIRQUE
251, rue Saint-Honoré
CE SOIR, à 8 heures 30, NOUVEAUX DEBUTS
DEMAIN, matinée et soirée
FORMIDABLE PROGRAMME

Les Trente Ans de Théâtre. — Les Trente Ans de théâtre, indépendamment de leur soirée du lundi 8 octobre, donneront jeudi

soir 11 octobre, à 8 heures, leur 33^e gala populaire au théâtre-concert du XX^e siècle, boulevard de Ménilmontant.

CE SOIR :

Comédie-Française, 7 h. 45, *l'Autre danger*. Opéra-Comique, samedi, 7 h. 30, *Marouf, sauveur du Caïre*. Odéon, dimanche, 7 h. 45, *l'Affaire des Poisons*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*. Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*. Vaudeville, 8 h. 15, *la Revue*.

Châtelet, 8 h. mardi, mercredi, jeudi, sam., dim., 2 h., jeudi et dim., *le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son fils*.

Gaîté-Lyrique, 8 h., *les Petits Mousquetaires*.

Trianon-Lyrique, 8 h., *Paul et Virginie*.

Ambigu, 8 h., *le Système D*.

Antoine, 8 h. 15, *M. Bourdin, profiteur*.

Athénaïs, 8 h., *Mon œuvre*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.

Michel, 8 h. 30, *plus ça change...*

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Sarah-Bernhardt, dimanche, 8 h. 15, *Vautrin*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Edouard-VII, 8 h. 30, *le Feu du voisin*, la Jeune File du bain.

Femina, 8 h. 45, *Sappho*.

L'HOMME supérieur est celui qui est guidé par un principe immuable qui le conduit à ne rien faire qui ne soit honorable et qui lui fait hâter tout ce qui est mauvais. Ainsi sera-t-il toujours égal à lui-même : en tous temps l'ami fidèle, le compagnon plein d'affection et digne d'affection, l'ouvrier honnête et avisé, l'homme d'affaires qu'accompagne le succès.

EXCELSIOR

L'ÉPÉE D'HONNEUR DU G¹ DE CASTELNAU

Le JOURNAL qui dominera sera celui qui sera guidé par un principe immuable qui le conduira à ne rien publier qui ne soit vrai et parfaitement honorable et qui lui fera rejeter tout ce qu'il est mauvais de propager. Ainsi sera-t-il toujours égal à lui-même, l'ami fidèle de ses lecteurs, le conseiller plein d'affection et digne d'affection, le propagateur de ce qui est sain et utile.



LES HABITANTS DE SAINT-AFFRIQUE VIENNENT D'OFFRIR UNE ÉPÉE D'HONNEUR A LEUR GLORIEUX COMPATRIOTE, LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Il convient de ne pas oublier que, si quelques personnalités, de notoriété artificielle, font parler d'elles, dans l'instant, de façon fâcheuse, la France tout entière — la vraie France — silencieuse et magnifique, donne le sang de ses enfants pour la défense des

sentiments supérieurs de l'humanité. L'un des plus nobles parmi ceux-ci, le vainqueur du Grand Couronné, vient de recevoir un présent touchant de ses compatriotes. Voici, en haut, l'épée qu'il a reçue. Le voilà, en bas, parmi ceux qui viennent de la lui remettre.

GOUTTES DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE —
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérite
PUISANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS: 8, Rue Vivienne, Paris

FEMMES QUI SOUFFREZ
VOUS SEREZ SOULAGÉES & GUÉRIES PAR LES
PILULES VÉGÉTALES
DE L'ABBAYE DE CLERMONT
VERITABLE JOUVENCE
Renseignements & Brochure Gratuits
B. THEZEE A LAVAL (Mayenne)

UNE PASTILLE VALDA EN BOUCHE
C'est la PRÉSÉRATION
des Maux de Gorge, Enroulements, Rhumes de Cerveau, Rhumes, Bronchites, etc.
C'est le SOULAGEMENT INSTANTANÉ
de l'Oppression, des Accès d'Asthme, etc., etc.
C'est le BON REMÈDE
pour combattre toutes les Maladies de la Poitrine.
RECOMMANDATION de toute IMPORTANCE
DEMANDEZ, EXIGEZ dans toutes les Pharmacies
Les Véritables
PASTILLES VALDA
vendues seulement en BOITES de 1.75 portant le nom
VALDA

LA CHICORÉE
"A LA VIERGE NOIRE"
BONIFIE LE CAFFÉ
Détail : dans les bonnes épiceries
Gros : Chicoraterie de l'Abbaye de Graville-Sainte-Honorine (Seine-Inférieure)

SAVONS DE MARSEILLE
Savon « Le Plant », caisses de 50 et 100 kil.
Savon « Le Plant », caisses de 50 et 100 kil.

Les Corsets de A. Claverie
sont adoptés par toutes les Dames soucieuses de leur santé ou déficités de l'estomac ou de l'abdomen. Voir les créations du maître corsetier parisien dans ses salons du 234, Rue St-Martin (angle rue Lafayette).

IL EST DÉMONTRE par l'analyse chimique
QU'UNE CUIILLÈRE À CAFÉ DOSE MOYENNE
OU CINQ COMPRIMÉS

ASCOLÉINE
RIVIER
équivalent à $\frac{1}{2}$ litre de la meilleure

HUILE de FOIE de MORUE
très coûteuse en ce moment.

ASCOLÉINE RIVIER
se présente sous trois formes
EN HUILE sans goût désagréable, POUR LES ADULTES
EN COMPRISES, véritables bonbons POUR LES ENFANTS
EN AMPOLLES INJECTABLES, action très rapide

ELLE REMPLACE DONC AVANTAGEUSEMENT L'HUILE DE FOIE de MORUE DANS TOUS LES CAS

TOUTES PHARMACIES, ou à DÉFAUT CHEZ
M^{me} HENRI RIVIER, PH^{me} 26-28 RUE S^e CLAUDE, PARIS

Poudre EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SÉPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes
POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Plastique (ouate ou tissu). Envoi direct
B. POTTEVIN, 2, Pl. du Th^e Fran^e, Paris

BOIS DE CHAUFFAGE coupé à 45° 38
rendu en cave à 425 fr. les 1.000 kgr. — Société
Forestière, 19, av. Gambetta, Montrouge (Seine).

Savon de Ménage (mi-cuit)
les 100 kg en 10 postaux, 485 fr.; les 50 kg en 5 postaux,
92 fr.; les 30 kg en 3 postaux, 58 fr.; le postal d'essai
10 kg, 18 fr. 50, c. mand. pte d'avance. **DELORT**, 1, cours
Debilliers, Marseille, Ustine à Madrague. Pr. commandes
500 kg et au-dess. dem. prix cour. (Représ. s'abstenir.)

5 gr ASCOLEINE RIVIER
= 500 gr HUILE de
FOIE de MORUE.

ASCOLÉINE
RIVIER
équivalent à $\frac{1}{2}$ litre de la meilleure
HUILE de FOIE de MORUE
très coûteuse en ce moment.

ASCOLÉINE RIVIER
se présente sous trois formes
EN HUILE sans goût désagréable, POUR LES ADULTES
EN COMPRISES, véritables bonbons POUR LES ENFANTS
EN AMPOLLES INJECTABLES, action très rapide

ELLE REMPLACE DONC AVANTAGEUSEMENT L'HUILE DE FOIE de MORUE DANS TOUS LES CAS

TOUTES PHARMACIES, ou à DÉFAUT CHEZ
M^{me} HENRI RIVIER, PH^{me} 26-28 RUE S^e CLAUDE, PARIS

SAVON
blanc. Tire-Bouton, 400 kgr. 220 fr.
mandat d'avance. P. ROUBAUD, Fils
fabricant de savon. MARSEILLE.
Échantillon postal 10 kil. 24 fr. ou cont. remb. 25 fr.

MOTEURS ALTERNATIFS. Livraison rapide.
La C. M. C. ELECTRIQUE, 105, av. de la Reine,
Boulogne (Seine). Téléphone 822.

Maladies de la Femme
LE RETOUR D'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'AGE.
Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Néfros, etc.

La **JOUVENCE** de l'Abbé Sury se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 francs gare, 4 fr. 55. Les quatre flacons, 17 francs contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratis.) 287

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

SAUVEZ VOS CHEVEUX Par le **PÉTROLE HAHN**
En Vente dans le Monde Entier. F. VIBERT, Fabricant, LYON